





LES MÉTAMORPHOSES  
DU GRAS

## Du même auteur

Le Corps redressé  
Histoire d'un pouvoir pédagogique  
*Delarge, 1978*

Le Propre et le Sale  
L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge  
*Seuil, 1985 ; « Points Histoire », 1987*

Une histoire culturelle du sport  
Techniques d'hier et d'aujourd'hui  
*Robert Laffont / EPS, 1988*

Le Sain et le Malsain  
Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge  
*Seuil, 1993*  
(Édition revue et augmentée)  
Histoire des pratiques de santé  
Le sain et le malsain depuis le Moyen Âge  
*Seuil, « Points Histoire », 1999*

Histoire du viol  
xvi<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècle  
*Seuil, 1998 ; « Points Histoire », 2000*

Passion sport  
Histoire d'une culture  
*Textuel, 2000*

Du jeu ancien au show sportif  
La naissance d'un mythe  
*Seuil, 2002*

Histoire de la beauté  
Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours  
*Seuil, 2004 ; « Points Histoire », 2007*

*GEORGES VIGARELLO*

# LES MÉTAMORPHOSES DU GRAS

Histoire de l'obésité  
Du Moyen Âge au xx<sup>e</sup> siècle

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est publié dans la collection  
L'UNIVERS HISTORIQUE

ISBN 978-2-02-102536-1

© Éditions du Seuil, mars 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

*À Jean-Noël Jeanneney*



## Introduction

Dans ses lettres de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, la princesse Palatine donne une image d'elle-même : « Ma taille est monstrueuse de grosseur, je suis aussi quarrée qu'un cube, ma peau est d'un rouge tacheté de jaune<sup>1</sup>... » Le témoignage est précieux parce que l'autodescription physique est rare dans la France d'Ancien Régime. Elle suppose une distance, une objectivation de soi, un jugement de surplomb que seul un lent travail de culture a pu autoriser. Le témoignage est précieux surtout parce qu'il confirme un basculement définitif : le gros n'est plus que dépréciation. La princesse insiste sur la disgrâce, la lourdeur, l'irréremédiable affaissement du « léger au gros » qui la « range au nombre des laides »<sup>2</sup>. Viennent alors les anecdotes, l'indication de troubles ou de malaises divers : le « mal de rate », les « coliques », les « grandes vapeurs », les « pertes d'équilibre » dans les cahots des voitures... Le gros est désavantage, peut-être malheur.

Le gros, pourtant, n'a pas toujours été aussi fortement dénoncé. Ce qui justifie déjà l'interrogation historique. Les anatomies massives, par exemple, peuvent être appréciées au Moyen Âge, désignant la puissance, l'ascendance. Comme peuvent être appréciés, dans un monde de la faim, les pays de cocagne, les « manger sans compter », les mirages projetant

quelque inlassable satiété. La force s'associe aux ripailles. Le cumul physique se fait protection sanitaire. Le « privilège » social se transpose dans le faste des chairs. Images complexes, sans doute, parce que contestées, dans ce même Moyen Âge, par les prêches des clercs, les réserves et les certitudes des médecins, ou même l'exigence quelquefois tatillonne des repères courtois ; mais images marquantes, immédiatement saisissables, donnant au gros puissance et conviction.

La rupture, en revanche, est acquise avec l'Europe moderne. Les témoignages, ceux de Saint-Simon, en France, de Samuel Pepys, en Angleterre, dénigrent, presque au même moment, les « gras et paresseux<sup>3</sup> », moquent les « grosses camardes<sup>4</sup> », les « grandes et grosses créatures<sup>5</sup> », les « visages rougeauds et les grosses bedaines<sup>6</sup> », tandis que M<sup>me</sup> de Sévigné redoute, plus que tout, d'être une « grosse crevée<sup>7</sup> ». Le « gros » n'est plus que le « gras », avec son indolence et ses affaissements. Prestiges et modèles ont changé : les anciennes tables aux nourritures amoncelées ne sont plus les tables soignées, le cumul alimentaire n'est plus signe de force, mais plutôt d'abandon ou de grossièreté.

L'histoire du gros tient à ces renversements. Le développement des sociétés occidentales promeut l'accroissement des affinements corporels, la surveillance plus aiguë des contours, le refus plus alarmé des lourdeurs. Ce qui transforme le registre des grosseurs, privilégiant insensiblement la légèreté. Ce qui accroît fortement, surtout, leur dénigrement sinon leur discrédit : l'ampleur de volume s'éloigne toujours davantage du raffinement, alors que la beauté se rapprocherait toujours davantage du mince, voire de l'élancé.

Ce même discrédit s'enrichit d'un contenu différent avec le temps, ce qui donne plus de sens encore à une histoire du gros. La vision du « défaut » se déplace, révélant combien

l'apparence du corps, avec ses déficits réels ou supposés, épouse une histoire des cultures et des sensibilités. Les critiques médiévales venues des clercs, diffusées avec quelque succès aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, à l'orée de notre modernité, s'attardent aux péchés capitaux. Elles pourfendent les passions, visent le glouton, fustigent son indignité. Elles fixent l'avidité, alors que les critiques modernes s'attardent aux balourdises, aux efficacités. Le gros devient l'être des inaptitudes : celui des molleses et des inerties. Son déficit tient au faire, à quelque insuffisance de puissance ou d'action. Les « portraits charge » d'Annibal Carrache, au XVII<sup>e</sup> siècle, le montrent mieux que d'autres, avec ces groupes d'hommes aux ventres démesurés, aux membres courts, aux attitudes confinées dans la lourdeur<sup>8</sup>. La graisse fabriquerait de l'impuissance. La carence du gros devient, avec la modernité, celle des dynamiques et des capacités. Elle avive aussi des dénonciations collectives, où l'embonpoint des nantis traduirait leur rapine autant que leur sourde inefficacité : nobles et abbés de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux ventres rebondis et aux corps affaissés, en sont l'exemple, « profiteurs » que les images révolutionnaires livrent au « pressoir réducteur » tout en dévoilant leur inutilité.

Les critiques peuvent se faire plus psychologiques aussi, les sociétés accentuent l'individualisme, investissent l'autonomie ou l'affirmation de soi. Les « ratés » y sont plus intimes, plus affectifs. D'où l'« apathie<sup>9</sup> » reprochée aux anatomies alourdis des pays du Nord avec la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou l'« égoïsme<sup>10</sup> » reproché au « gros » dans les tableaux pré-sociologiques de la littérature romantique, celui du jeune « souffre-douleur » par exemple, « gras et triste », décrit par Granville dans *Les Petites Misères de la vie humaine*<sup>11</sup> en 1843. La grosseur est définitivement pensée comme le corollaire

d'attitudes individuelles, de traits de personnalité, voire de modes de pensée. Manuel Leven inaugure d'ailleurs une longue série de traités<sup>12</sup>, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en associant névrose et obésité. La critique du gros accompagne alors l'immense déplacement qui, dans les sociétés occidentales, a creusé l'espace des psychologies, l'éloignant des vieilles appartenances morales, déclinant à l'infini des différences personnelles et des types de comportement.

Autant dire que cette stigmatisation reflète en tout premier lieu l'accentuation de normes qui, dans les sociétés occidentales, ont donné toujours plus d'exigence et de précision à l'apparence corporelle et à l'expression de soi. Elle peut refléter aussi des différences entretenues entre les genres masculin et féminin, comme entre les groupes sociaux. La vindicte, par exemple, s'avère plus sévère envers le corps féminin dont on attend traditionnellement souplesse et fluidité. Comme elle peut, à l'inverse, se montrer plus tolérante envers des dominants dont l'ascendance s'accommode traditionnellement de volumes plus imposants. La cour du grand roi, par exemple, ne manque pas, au XVII<sup>e</sup> siècle, de princes s'imposant par l'enrobage de leur stature ; comme le monde bourgeois ne manque pas, au XIX<sup>e</sup> siècle, de personnages tirant leur prestige de quelque allure pesante, sinon alourdie. Les polarités sociales et culturelles, les différences faites entre les hommes et les femmes croisent inévitablement, une fois de plus, les appréciations comme les dépréciations.

Encore faut-il ajouter que l'histoire du gros est aussi celle de l'évaluation des formes corporelles et de leur mise au travail. Longtemps, les repères demeurent flous, en l'absence de mesures, de critères chiffrés. Longtemps, les phases intermédiaires ou les degrés ne sont pas clairement qualifiés entre le « normal » et le « très gros ». Il faut une lente invention de

termes, un jeu avec les diminutifs, les « grasset » ou « rondellet » au XVI<sup>e</sup> siècle, les « grassouillet » ou « ventru » du XVII<sup>e</sup>, pour suggérer des échelles, hasarder des phases, tenter leur concrétisation, malgré le maintien d'inévitables imprécisions. La multiplicité croissante des mots témoigne de l'aiguïsement grandissant du regard, fût-il longtemps approximatif, sinon décevant selon les critères d'aujourd'hui. Jusqu'à cette insistance du *Dictionnaire de médecine* (1827), assurant, pour s'y attarder, que la grosseur « présente une foule de degrés<sup>13</sup> ». L'histoire du corps croise tout entière ce travail sur l'évaluation des apparences et son explicitation.

C'est bien cet aiguïsement qui permet de banaliser l'indication chiffrée du poids, son calcul systématique qui apparaît avec la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, exactement comme elle accompagne une vision toujours plus industrielle des corps et des anatomies. Il faudra du temps pour que la balance et son appareillage individuel pénètrent, au XX<sup>e</sup> siècle, les espaces privés : une exigence nouvelle envers l'entretien de soi transforme en évidence la vérification du poids. Cette présence de la balance est devenue aujourd'hui quotidienne, quasi « naturelle », si spontanée, même, qu'elle peut faire oublier combien l'appréciation des lourdeurs a pu se développer et s'affiner en dehors du chiffre et du constat. Or c'est cet affinement – faut-il le dire ? –, sa diversification, son individualisation qui sont au cœur d'une histoire du gros.

Restent les tactiques d'entretien ou de lutte possible contre la grosseur, l'insensible priorité donnée aux pratiques d'amincissement dans les sociétés occidentales. Elles aussi s'accélèrent avec la modernité, se diversifient avec le temps, révélant que la « lutte » contre le poids n'est pas une invention contemporaine, mais qu'elle épouse l'insensible précision du jugement sur les courbures corporelles et leur

infléchissement. Longtemps, cette lutte a eu pour principe premier la contrainte exercée à même les chairs : le corset, la ceinture de contention, les ligatures en tout genre. Comme si les formes du corps devaient obéir aux manipulations les plus matérielles, comme si elles devaient céder aux applications les plus resserrées. Or il ne s'agit de rien d'autre que de l'archaïsme d'une croyance, celle visant le corps en ensemble passif, objet d'emblée malléable, matériau soumis aux plus simples corrections mécaniques.

Cette lutte contre les grosseurs, enfin, a une originalité historiquement peu étudiée et pourtant marquante : le projet d'amincissement peut révéler des limites, voire des impossibilités. Non qu'il soit à tout coup défaillant. Les réussites se multiplient, identifiées à quelque conquête scientifique. Les résistances aussi se multiplient : courbes et poids inchangés malgré le cumul des traitements. L'obstruction peut alors devenir préoccupation, lieu d'inquiétude croissant lorsque les connaissances se développent jusqu'à la sophistication, alarme centrale, enfin, lorsque la démarche d'amincissement s'impose en pratique obligée. La stigmatisation se déplace ainsi du dénigrement de la grosseur à celui d'une impuissance, celle de ne pouvoir changer. La réprobation se fait plus psychologique, plus intime : non plus l'accusation de balourdise ou de gloutonnerie, mais celle de non-maîtrise, celle d'une défaillance du pouvoir sur soi, le maintien d'un corps « impassible » et laid alors que « tout » montre qu'il devrait changer. L'histoire de l'obésité est aussi celle de ces « inerties », avec un corps toujours plus identifié à la personne dans l'histoire de l'Occident, alors qu'il échappe à certaines tentatives, apparemment simples, de l'adapter et de le modifier. Une figure toute particulière de l'obèse peut alors émerger : celle que l'accroissement des normes d'amincissement comme

## INTRODUCTION

la difficulté mal comprise de les respecter vouent à un malheur bien particulier<sup>14</sup>. Ultime originalité, ce malheur se dit plus aisément dans une société favorisant confession intime et psychologisation.

L'histoire du gros est d'abord l'histoire d'une vindicte et de ses transformations, avec ses versants culturels, ses rejets socialement ciblés. Elle est aussi celle des difficultés particulières, ressenties par l'obèse lui-même : un malheur qu'accentuent sans doute l'affinement des normes et l'attention croissante aux souffrances psychologiques. Elle est enfin celle d'un corps subissant des modifications que la société rejette sans que la volonté puisse toujours les modifier.



PREMIÈRE PARTIE

# Le glouton médiéval



Le « gros » s'impose d'emblée dans l'intuition ancienne. Il impressionne. Il séduit. Il suggère aussi : incarnant l'abondance, désignant la richesse, symbolisant la santé. Signes décisifs dans un univers où règne la faim, sinon la précarité. Ce que montre l'horizon des premiers fabliaux : celui des « gorges gloutes », des ripailles « à grant mesure », des festins à « foison », des plaisirs à « farcir son ventre », des « manger et boire à volonté »<sup>1</sup>. Le corps ne se pense pas hors les chairs saturées. Le soin lui-même, la réponse aux maladies, ne se pensent pas hors la nourriture prolifique : le Goupil blessé du *Roman de Renart*, par exemple, recouvre sa force en ingurgitant nourritures et boissons<sup>2</sup>. Le contour généreux protège, convainc, dominant par la force dans une confusion de graisse et de chair.

Ce contour, pourtant, peut aussi inquiéter ou même rebuter, surtout si ses dimensions s'aggravent. Ses matières déjà sont composites, suggérant la mollesse comme la fermeté. Ses états aussi peuvent provoquer des démarches plus sourdes, la vindicte des clercs, celle des médecins, celle de l'élite des cours, elle-même plus sensible aux paroles de mesure et de retenue. Un doute s'installe durant le Moyen Âge sur la vertu de la grosseur, un conflit d'image même. Non que disparaisse

## LES MÉTAMORPHOSES DU GRAS

d'un coup le prestige du gros, du massif ou du plantureux. Un univers de morale, en revanche, s'attarde davantage au danger des « excès ». Critique datée, fortement édifiante, limitée au glouton, au goulu, à l'emporté. Critique de comportement plus que d'esthétique ou de morbidité.

*par Serge Gruzinski*  
2008

L'Enfant juif de Varsovie  
Histoire d'une photographie  
*par Frédéric Rousseau*  
2009

Le Camp du Natzweiler-Struthof  
*par Robert Steegmann*  
2009

« Sois un homme ! »  
La construction de la masculinité au XIX<sup>e</sup> siècle  
*par Anne-Marie Sohn*  
2009

Choix fatidiques  
Dix décisions qui ont changé le monde (1940-1941)  
*par Ian Kershaw*  
2009

Préhistoire  
La fabrique de l'homme  
*par François Bon*  
2009

La Méthode Coué  
*par Hervé Guillemain*  
2010

Les Enfants de la République  
L'intégration des jeunes de 1789 à nos jours  
*par Ivan Jablonka*  
2010

L'Art de la défaite (1940-1944)  
*Nouvelle édition*  
*par Laurence Bertrand Dorléac*  
2010

La Mémoire désunie  
Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours  
*par Olivier Wieviorka*  
2010

Pie XII et le III<sup>e</sup> Reich  
*Nouvelle édition*  
*par Saul Friedländer*  
2010